

# Cinquante-cinq ans sur l'alpage...

A Mont-la-Ville, Arnold Lyon et son épouse jouissent d'une retraite bien méritée après une activité alpestre qui a été une véritable passion.



J.-F. REYMOND

**UN LONG BAIL** de complicité pour Micheline et Arnold Lyon.

«J'ai été cinquante-cinq ans là-haut» déclare fièrement Arnold Lyon, de Mont-la-Ville, au pied du Jura vaudois. Là-haut, c'est le chalet des Esserts, au dessus des Charbonnières, dans la vallée de Joux, sur la route de Mouthé, non loin de la frontière. Cet endroit, entouré de magnifiques pâturages verdoyants, représente toute la vie d'Arnold. Il y a travaillé avec son père, dès l'âge de treize ans. Amodia-taire de la commune du Lieu, la famille Lyon y a consacré deux générations de bergers. A cette époque, il y avait le remuage avec le chalet voisin, le Chalet Neuf, qui impliquait un changement de domicile tous les quinze jours! Ce n'était pas une mince affaire... Il y avait en outre 75 vaches à traire à la main. Le chalet des Esserts a toujours été une fromagerie. Les Lyon y traitaient alors 5000 kg de fromage par saison. Le remuage a duré 28 ans et il a cessé en 1956, le Chalet Neuf ayant été attribué à un autre avant-droit.

A la mort de son père, Arnold Lyon a repris le flambeau. Avec plusieurs aides, il assurait la bonne marche du

chalet et de la fromagerie alors que Micheline, son épouse, s'activait aux travaux des champs en plaine, le couple n'ayant pas eu de fils pour assurer la continuation. En plus de cela, la maîtresse de maison assumait également le blanchissage du linge de l'équipe et les repas dans d'incessantes navettes en voiture entre plaine et montagne.

Depuis l'âge de seize ans, Arnold Lyon s'est mué en un fromager bien débrouillard. Avant la lettre, il a procédé à la vente directe en proposant ses produits aux promeneurs. Son fromage, son séré, son beurre et sa fameuse crème au baquet étaient renommés loin à la ronde et il y avait beaucoup de passage au chalet pour se les procurer. Dans les derniers jours de la saison d'alpage, il n'hésitait même pas à confectionner environ 600 kg de vacherin Mont-d'Or qu'il donnait à un affineur du village du Pont. Il est probablement de ce fait le seul fromager d'alpage à en avoir produit. Respectant la tradition, la montée et la descente se sont toujours effectuées à pied, sur une distance de 16 kilomètres. Le chalet des Esserts a été amélioré au fil des

ans. Arnold Lyon y a même posé la lumière électrique en 1973, mais... seulement à l'écurie! En effet, ses aides d'alors, deux solides armaillis authentiquement gruériens préféraient de loin le bon vieux falot tempête. «Si tu poses la lumière à la cuisine, ce ne sera plus un chalet», lui avaient-ils déclaré!

Aujourd'hui, le couple Lyon ne va plus à l'alpage depuis 1983, année où il a cessé ses activités. Arnold est âgé aujourd'hui de 80 ans tout juste mais il ne les fait pas. Les retraités vivent dans leur maison de Mont-la-Ville entourés de multiples souvenirs. De magnifiques sonnailles et toupins datés et marqués témoignent de leur intense activité alpestre. Mieux, Arnold Lyon a carrément reconstitué un chalet d'alpage dans le sous-sol où rien ne manque, même pas la chaudière suspendue. Le vétéran de la Société suisse d'économie alpestre peut ainsi recevoir ses amis et connaissances dans le plus original des carnotzets...

JEAN-FRANÇOIS REYMOND

Le chalet des Esserts, sur la commune du Lieu, a été construit en 1733 par un hobereau de la plaine vaudoise, Georges Demartines. C'était à l'époque une véritable maison, avec grange et écurie, où l'on pouvait vivre à l'aise toute la saison d'alpage, et même bien au-delà. Les pâturages de proximité étaient des champs défrichés en une très ancienne époque, d'où le nom d'Esserts pour le site. Les Esserts à Jean Requier disait-on dans le temps, il y a un demi-millénaire.

La commune rachète la propriété en 1839 pour le prix de 16 400.- La surface en est de 64 h. Depuis lors le chalet a subi maintes transformations et même mutilations qui lui ont fait perdre beaucoup de sa superbe.

L'alpage a été longtemps amodié par la famille Lyon de Mont-la-Ville. Aujourd'hui la monte la famille Rochat de l'Epine-Dessous.

Arnold Lyon était très fier en son temps d'avoir pu faire classer l'arbre qui se trouve à l'arrière du chalet. Il faut le dire qu'il le mérite amplement, véritable monument au tronc aussi dur et de la même couleur que la pierre. C'est même là l'un des plus beaux arbres de nos alpages.





L'arbre veille sur le chalet même au coeur de l'hiver.

## **L'arbre**

L'arbre était immense de feuillage, avec un tronc énorme, boursoufflé, ventru, incroyable, couleur et texture de la pierre, gris et noir, à l'écorce rugueuse. Il mit ses mains sur l'écorce. Il sentit la vie si lente de l'arbre qu'il en eut presque peur. Il le savait pourtant vivant, mais sans âges, ni passé ni avenir, hors du temps. Il le savait presque Dieu, défiant plus que les années ou que les décennies, les siècles. Il avait toujours été là, d'aussi loin que se souviennent les hommes. Il avait peut-être vu se construire le chalet. Une année pour lui ne compte pas. C'est comme pour l'homme quelques rayons de soleil entre les arbres une fin d'après-midi, avant que ne tombe cette obscurité sinistre qui vient, humide, et te glace. Ton âme alors s'en va pour ne plus laisser place qu'à une angoisse diffuse qui te prend et ne te quittera plus désormais. Elle t'alourdit, elle t'effraye, tu te sens petit face à ces choses de la nature, mortel. Toi l'enfant pitoyable qui voudrait de la lumière et non plus ces éternels gris.

Est-ce l'automne qui vient, qui est là, qui broie ainsi les âmes? La combe est triste sur laquelle le soir descend. Il allait par des vieux chemins dont personne même ne se souvient. Il voyait les pierres entassées en bordure. Il partait contre le nord, là où est l'immense forêt qui l'absorberait bientôt. Il marchait vite pour chasser quelque chose dont il ignorait la consistance, il remplaçait sa rêverie douloureuse, ainsi que souvent elle est le dimanche, avec tellement de gris et d'humide, par l'effort. Il souffrait. Il aurait pu courir. Et la voilà, la grande forêt, qui, si tu la prenais, non par le

travers mais en longueur, se révélerait à toi presque infinie, d'un côté ou de l'autre. Tu marcherais pendant des heures sans trouver une fin. Elle est immense, la forêt, prise maintenant dans l'ombre, pénétrée d'un courant froid et humide venu des hauts et qui te glace et te trouble. On perçut les appels d'un homme quelque part près d'un chalet. Et toi le berger, qu'il se dit, la sens-tu aussi, cette mélancolie de l'automne, et pleures-tu sur quelque peine secrète que la saison aviverait à la place d'effacer, et que l'hiver non plus ne gommerait pas, et qui ne se tairait qu'au printemps quand revient la lumière, et que l'espoir est là, enfin?

Les chemins l'emmenèrent en des lieux sauvages et tristes en lesquels ils se terminèrent. Pour faire place à des sentes à peine visibles sous les grands fayards. Mais il ne se perdait pas. Il savait les lieux avec une précision ce soir si extraordinaire, qu'il était capable de redécouvrir des clairières à quelques mètres près. D'être venu si souvent ? Il retrouva ainsi des combes, et puis des plans, et enfin le chalet sur lequel une fumée montait encore, à peine visible. C'était enfin une présence humaine au cœur de la solitude. C'était la bergère qui s'en allait avec ses bagages sur le banc. Où vas-tu donc, en quel endroit encore plus austère que celui-ci, maintenant que le bétail a retrouvé les bas, au village, et qu'en rentrant on le verra regagner les écuries?

Cette course était longue. En sa tête il s'énervait sur des vies fictives qu'il dessinait loin devant lui. Il traversait ces espaces, avec une heure si avancée et en une telle saison, qui désormais n'intéressent plus. Et ce fut étrange, maintenant que la neige se mit à tomber, elle fit de ce monde soudain un rêve, on était hors du monde. A peine si les chemins se voyaient encore qu'il suivait. Et lesquels bientôt le firent arriver au village. Il sortait de quel univers incroyable qu'il avait pu connaître et qui peut-être, dans la réalité, n'existait même pas? Alors, tout ce qu'il avait pu vivre en ces quelques heures, n'aurait jamais été que dans sa tête? C'est ce qu'il pensait, et en conséquence personne d'autre que lui jamais ne le saurait!





